

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures
soir. 46, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 53.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sotro

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	1.50
Trois mois	3.00	4.50
Six mois	5.00	7.50
Un an	10.00	15.00
Numéro du jour	\$ 0.01	0.01
Numéro du jour	\$ 0.01	0.01

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne se
font que sur souscriptions payées d'avance.

DE LA VANITÉ DU PERSONNALISME

... Je me suis toujours refusé à fournir des renseignements sur moi pour être publiés. Tout ce que j'écris appartient au public, aux critiques, à la discussion et à la curiosité, mais je désire que tout ce qui touche ma vie et ma personne ne donne lieu à aucune divulgation.

Cette lettre de Guy de Maupassant, que l'on vient de publier, ne semble-t-elle pas un peu une lourde pierre jetée dans une mare à grenouilles?

A notre époque de reportage exaspéré, d'informations poussées loin, cette fibre déclaratoire paraît comme un reproche et une critique.

Dans le bateau dont nous sommes, la lutte pour la vie devient de plus en plus âpre, de plus en plus terrible, il n'y a pas place pour tout le monde au soleil, chaque catégorie de situation sociale est encombée, les cases sont prises, doublées, triplées, la disparition du titulaire est gâtée par une troupe de candidats; partout où l'on va, on voit des gens attablés autour d'une table, et en cercle concentrique au premier, des attablés se pressent, espérant de s'asseoir à leur tour. Des fureurs courent dans la ville à l'attitude d'une position quelconque; quels titres ont-ils pour la prendre? Peu importe, le principal est d'arriver bon premier; l'activité supplée au mérite, l'agitation au talent, le tapage à la valeur personnelle, une pignoles de main intelligente donnée au passage vaut plus que des parchemins, un monnaie façon Félix est plus sûr véhicule du succès qu'un œuvre mariée dans la quiétude et la silence; montrez-vous et vous parviendrez, telle semble être la formule de ce temps, c'est pourquoi il nous est si facile de dissiper du désir de paraître et de la vanité du personnalisme.

La haute en est au journalisme tel qu'on le comprend aujourd'hui, je le constate et ne le juge pas.

Tout le monde, pour une raison quelconque, est sollicité d'une interview; les clients des reporters sont innombrables et incessants, on rapporte leurs moulures paroles, on nous renseigne sur les aliments qu'ils consomment, sur les vêtements qu'ils portent, on nous initie aux plus petits faits et gestes de leur vie privée, leur acte le plus insignifiant est consigné sur des tablettes pour la postérité; et cela est d'une telle importance, que ceux qui le font ont une notoriété, sont plus connus et plus réputés que des écrivains véritables, que des hommes de lettres consciencieux. Avoir l'estyle d'un Flaubert ou d'un Daudet n'est pas un titre à donner à un article de lecture; savoir sténographier comme le baron de la Roche, inventer de la méthode, vaut mieux; "Allo! allo! monsieur X... est-il là? Je voudrais lui demander son avis sur..." et l'appareil tenu d'une main à l'oreille, la plume courrant de l'autre sur la petite planchette, la copie se fait sur place.

La question est complice, évidemment.

Pourquoi se prête-t-il à cette manœuvre? Parce que son nom sera imprimé, cela suffit. Vous lui demandez de parler, il parle; vous lui demandez de poser, il pose, et crac, on presse la petite poire de caoutchouc, l'instantané est pris.

Aussi n'a-t-on qu'une préoccupation maintenant, être digne du reporter; il est des gens qui tressaillent chez eux, à chaque coup de sonnette: "Si c'était lui? Lui le reporter! Peu importe, du reste, de quel journal..." Pour l'interview tout journal est grand qu'il occupe de lui.

Et, à cause du désir de paraître, les situations les plus curieuses, les plus recherchées sont celles qui autorisent à... paraître: avocat, député (ce qui conduit à ceci), cabotin, qui résume tout.

La politique, en telle ou telle de ses périodes, a secondé ce prurit.

D'après, très jeunes, lassés du cercle étroit des admirations conjuguées, des petites revues de la "dixième année", de la gloire entre quatre murs d'un cénacle littéraire, ont abandonné le silence, aimé jusqu'à la cabine de travail, désertèrent la tour d'ivoire d'Alfred de Vigny, se sont jetés dans la mêlée, ont combattu un peu, puis, nantis d'un siège, ont défilé leurs chefs électeurs, ont repris leurs anciennes préoccupations artistiques, ont appliqué au nouveau monde où il paraîtraient, leurs facultés d'analyses et de voyeurs.

Tourmentés sans cesse de la réputation à acquiescer, du nom à se faire, ils paraissent enchanés de pouvoir évoluer sur un terrain plus étendu, de pouvoir travailler sur un sol plus productif.

Dire que la politique leur est une tonique de Nesselrodt, ils auront peine à se dévêtir; car, elle leur est seulement le manteau pailleté d'attribution qui attire les foules et les fait remarquer.

Et dans ce désir de paraître, les différences de partis sont quantités négligeables; tel qui est blanc aujourd'hui pourrait aussi bien être coloré; n'en a-t-on pas connus d'heretiques et de bérusques? On cherche d'où le vent souffle pour l'avoir dans ses voiles. Un prétendant, à l'horizon de son ambition, a toujours quantité de fidèles qui savent s'égayer en route, si le succès ne s'annonce pas.

LES ÉLECTIONS

Paris, 21 février 1898.

Bien que les députés soient, comme tout le monde, avec une attention soutenue et parfois passionnée, les péripéties électorales ont traités de l'affaire Zola, ils ne se désintéressent à aucun degré, et pour cause, des premiers engagements de la bataille électorale. Ils n'en préparent, d'abord au point de vue de leurs intérêts personnels, et ensuite au point de vue de l'intérêt général. Ils se demandent naturellement si les seront réélus; ils se demandent aussi ce que sera la future Chambre.

Les renseignements qui arrivent de toutes parts, ceux qui reviennent les représentants à la veille de redevenir candidats, ceux qui les

grands comités parisiens centralisent et ceux qui les prêt-à-tout parviennent au ministère contentent que l'opinion républicaine libérale et modérée, celle qui n'a désigné depuis quelque temps déjà par le mot: progressiste, tout un peu partout, d'heureux et de rapides progrès. On espère, on croit que la majorité de gouvernement, homogène et forte, sortira de la consultation du suffrage universel, que les socialistes équilibreront leurs gains et leurs pertes, et que les radicaux reviendront affaiblis. Ce sont-là, évidemment, des prévisions; mais solidement établies par un ensemble de faits qui paraissent concluants.

Si ces prévisions se réalisent, la stabilité gouvernementale ne sera plus un vain mot et les réformes ne seront plus de vaines promesses; assurés de vivre et d'appliquer son programme, le ministère futur pourra mener à bien une série de mesures depuis longtemps promises et réclamées, la discussion sérieuse succèdera aux disputes stériles et violentes; nous aurons, en un mot, le gouvernement parlementaire dans toute sa beauté, comme disait autrefois le pauvre Beulé quelques semaines avant son suicide.

Telle est, à l'heure actuelle, la situation électorale; mais c'est une question qui se pose de savoir si elle sera, dans huit ou dix semaines, exactement ce qu'elle est aujourd'hui.

Elle est déjà moins bonne, pour les progressistes, qu'elle ne l'était au mois d'octobre 1897 lorsqu'un grand souffle patriotique passait, le lendemain même du voyage à Saint-Petersbourg, sur le pays frémissant. Si nous n'avions pris en la loi Alcot, qui accorde à la Chambre un surcroît de sept mois, on serait allé aux urnes à cette heure qui, peut-être, ne sonnera plus, et le ministère regretterait sans doute de n'avoir pas suivi les conseils du Temps et d'autres journaux de la chloroforme lui eussent conseillé la dissolution.

Il se peut aussi qu'un regrette le refus opposé par M. Méline à ceux de ses amis qui l'engageaient à retarder la session des conseils généraux pour convoquer plus vite les électeurs.

Il est possible, en effet, il est même probable que la question de l'antisémitisme, qui déjà se pose avec une certaine ardeur dans la région de l'Est et dans plusieurs grands centres, gâche de la les petites villes et ensuite les campagnes. Si cette épidémie, qu'un redouté, venait à se produire, la politique risquerait fort d'être reléguée au second plan et nous verrions les querelles religieuses et la guerre de races exercer sur la question du suffrage universel une influence peut-être prépondérante, d'autant plus prépondérante que le sémitisme ne serait pas seul en jeu.

Les nouvelles venues de la région Sud-Est établissent, en effet, que la lutte entre catholiques et protestants menace d'élargir plus vite. Il y a là de vieilles passions qui semblent un peu endormies, éteintes, et qui se réveillent, qui flambent. On signale déjà des candidatures catholiques, lesquelles appellent nécessairement des candidatures protestantes, et le tout peut nous ramener aux batailles du XVI^e siècle, avec le bulletin de vote remplaçant l'arquebuse. Enfin, se greffant sur le tout, le pacte de Bordeaux qui ferait tache d'huile.

On appelle ainsi, non sans une intention ironique, l'alliance conclue dans cette ville entre, d'une part, les royalistes intransigeants et les révolutionnaires. Elle a valu au bordelais un conseil municipal où les réactionnaires fraternisent avec les socialistes et s'entendent pour couvrir la paille en deux; elle a valu au Gers, autrefois très conservateur, quelques députés, même un sénateur collectiviste. Il est possible que des coalitions analogues se nouent ailleurs et l'on conviendrait que rien ne serait plus propre à fausser la consultation nationale.

On conviendrait aussi qu'il est fort extraordinaire de voir les partisans du trône et de l'autel faire le jeu du collectivisme dont ils seraient les premières victimes et l'on s'étonne à bon droit, beaucoup même s'en indignent, de leur facilité à mettre en action la politique de l'excès du mal. Elle fut, partout et toujours, faneste à ceux qui la pratiquèrent et nous savons ce qu'elle coûte au cheval qui se vult venger du cerf.

Le cerf, en l'espèce, c'est l'opportunisme, et l'on doit reconnaître que, si la conduite de ces étranges conservateurs est des plus blâmables, elle s'explique cependant. Ils peuvent invoquer des circonstances atténuantes.

Il est incontestable que leur premier mouvement n'a pas été des hommes dans les bras des socialistes. Ils sont allés d'abord à l'opportunisme et lui ont dit: "Nous n'avons plus de grands espoirs ni beaucoup d'illusions, donnez-nous une paix honorable, cessez de nous traiter en adversaires et vivons ensemble." Mais l'opportunisme, alors dans toutes les forces, dans toutes les gloires et aussi dans toute sa morgue, les repoussa brutalement: "Nous sommes, répondit-il, de vieux républicains; nous ne voulons pas vous connaître." Ils refusèrent surtout, il faut bien le dire, d'abandonner à d'autres une parcelle des bénéfices du pouvoir. Reçus à coups de triques, ces conservateurs, à la veille de se transformer en ralliés, devinrent des révolutionnaires de Droite et s'entendirent facilement avec les révolutionnaires de Gauche. Il appartient aux progressistes de les ramener, par un meilleur accueil, à de meilleurs sentiments.

Tels sont les trois points noirs qui assombrissent un peu l'horizon électorale; mais on les dissipera sans trop de peine si l'on veut bien, au lieu de laisser aller les choses, prendre le soin de les diriger et de se souvenir de la vieille et excellente formule: Gouverner, c'est prévoir. On la néglige, on l'oublie un peu trop depuis quelques semaines.

Paul Boq.

Une halte Franco-Russe

à Frohsdorf

Il y a quelques années, rentrant de Russie, je m'arrêtai à Frohsdorf, où l'hôte l'honneur d'être accueilli par le comte de Chambord. Une haute maison claire, et, à surprise poignante,

à son fronton, les trois fleurs de lys, Versailles tout d'un coup rencontré, et florisant dans ce petit village des Karpathes. Un grand salon, un rez-de-chaussée, précédé d'un autre, rempli de trophées de chasse et de souvenirs: des peintures de Carl Vernet, des vitrines, un petit soulier qui fut à Marie-Antoinette, les fameux panache blanc d'Ivry, qui, d'ailleurs, était noir. Déjà souffrant, par un violent effort de volonté, de son soul de paraître en forme royale, pour recevoir "un Français", le comte de Chambord, se soulevait douloureusement de son fauteuil, s'était dressé, et si sur ses jambes courtes descendait son ventre mal contenu dans le boutonement d'un veston gris, la physionomie était d'une noblesse, d'une pureté, d'une fierté uniques.

Kh bien Monsieur, vous avez, en Russie, assisté à un beau spectacle?

Et sur cette invite, je dis ce que j'avais observé pendant les fêtes du couronnement d'Alexandre III, ce que m'avait saisi d'avantage, et pour finir, je me crus d'une habileté surprenante, machiavélique exquise, en exposant que partout, en cette circonstance, à Pétersbourg et à Moscou, j'avais vu, l'un près de l'autre, deux drapeaux: celui du peuple russe et celui de l'empereur, comme on vient de les voir hier encore. Mais le dernier des Bourbons n'est pas l'air de comprendre à quoi tendait cette remarque, quelle insidieuse facilité elle voulait offrir à quelques déclarations au sujet de la question du drapeau pour lui si essentielle, et silencieuse, il regarda voler les mouches.

Depuis, ces deux drapeaux sont entrés au cœur même de notre histoire, et je me rappelle comme d'une chose extraordinaire l'incident, cette visite à l'exilé qui, en me quittant, sublimait d'ignorance et de foi, me dit: Je suis toujours prêt à sauver la France. Aujourd'hui c'est la France même qui revient de Russie, et puisque les fidèles, ces jours-ci, président, monseigneur, assistent à la messe commémorative qui vous est dédiée, votre acte immortel peut-être radieux: vous voulez que la France soit sauvée, elle est sauvée.

Alexandre Hepp.

La vengeance

de Van den Putte

L'histoire de Van den Putte mérite d'être contée. Elle est tout aussi édifiante qu'une autre.

Imaginez sur le boulevard Anspach une petite boutique vaguement dix-huitième siècle, et là dedans, des gens qui boivent de limpidités illicites dans des verres en forme de tulipes.

Avisez, au fond de cet estaminet, un monsieur blond, élégant, distingué, savourant en une pipe d'écume calcinée la fleur du tabac d'Obourg. C'est moi!

Voici que la porte s'ouvre. Servient un autre seigneur, rabaissé et jovial. Ses proportions sont telles que, sur toutes les coutures de son équipement on croit lire la mention: *gymnastique, gignantesque, hault, bas, gignantesque*.

Ce personnage considérable cingle vers le monsieur blond. Broyamment, ils se serrent la main, et bavardent, bavardent...

Après avoir effleuré le chef auguste du roi, possible du giron hospitalier de Dike-Bille à la trogne joyeuse de Karl Vos, la conversation tombe dans le jardin de Van den Putte.

—Que devient-il?

—Van den Putte? marié, mon cher!

—Mais oui, répond Tony Rotterdam (car tel est le nom du colossal individu), tout ce qu'il y a de plus marié!

Et il ajoute:

—Est-ce que nous voulons aller lui faire payer à souper, un de ces soirs?

Volontiers... Mais, dis-moi, et cette jolie petite Anversoise dont il était coiffé?

—Elle est chez lui. Tu la verras si tu viens...

—C'est donc elle qu'il...!

—Pas tout à tu rigoleras. Patron, deux has-selles!

—C'est l'Anversoise que tu dis là, reprit Tony Rotterdam, c'était une jolie petite fille, oui, plaisante et bien entrechâssée—mais une sale petite planche à tout de même, vois-tu! Van den Putte en raffolait, il voulait la marier, mais elle se moquait de lui tout le temps. Elle disait sans cesse: "Je vous aime beaucoup!" disait-elle et quand il venait la voir, il la trouvait qui rigolait avec une potée de godelureaux ridicules, gantés de blanc et cravatés jusqu'aux pendants des oreilles.

À la fin, quand il est fatigué d'être furieux, la patience lui échappe, tu comprends, et il dit à sa future belle-mère: "Vous devez absolument venir dîner avec moi au *Flet de Banij*. Il est temps que je vous parle sérieusement!"

La belle-mère ne se fait pas prier, et, tout en mangeant et en buvant:

—Je pense, dit-elle, que je vais tout envoyer promener. Ça ne peut pas durer, votre fille me fait trop enrager.

—Et moi? dit la maman, est-ce que je vous fais enrager aussi?

—Pour ça, non! dit-il.

—Et bien, alors, embrassez-moi et n'en parlons plus!

Il embrassa aussitôt cette bonne dame, et à peine a-t-il fait qu'il lui trouve un excellent goût.

—Hé! hé! dit-il, c'est encore un fichtrement belle personne, ça, non d'une pipet! Sitôt que le champagne sera venu, je suis un double naïf si je ne fais pas avec elle une petite bêtise...

—Et il a fait la bêtise?

—Oui, bien! Et il s'en léchait les babines, même!

—Et il a recommencé?

—Parfaitement. Si bien que, quinze jours plus tard, il épousait, non pas la petite Anversoise, mais sa mère.

—Où! où! dit-il, est maintenant le beau-père de son ex-fiancée. La plus amusant, c'est qu'il a balancé tous les godelureaux. Plus de furtif à présent,

plus d'agaceries ni de sinagères. La petite est bouclée à la maison et n'aperçoit plus le moindre gentleman! Comment trouves-tu ça? C'est drôle, hein?

—Extrêmement.

—Moi, j'estime que c'est une bonne vengeance. Si l'on agissait ainsi avec toutes ces coquettes, on trouverait au bout d'un temps un folles de petites poules bien sages, là où il n'y avait précédemment qu'un escadron d'insupportables pintaies... Patrou! donnez-nous de nouveau deux has-selles!

George Aurioi.

LE PROCÈS ZOLA

LE COLONEL PIQUART

Au début de l'audience, le colonel Piquart est rappelé. Il a, du reste demandé à compléter sa déposition:

—Je dois dire deux mots pour exprimer l'esprit de ma déposition. Je crois que l'expression de M. Zola, accusant les juges militaires d'avoir condamné par ordre, a dépassé sa pensée. Ce que je crois, c'est que le général de Pellieux, par respect de la chose jugée, n'a point voulu s'occuper du bordereau. Et le commandant Ravary, subissant, sans s'en douter, cette influence, n'a point fait les recherches indispensables.

Voici un exemple. Je lui ai dit: "Les témoins ne sortent de terre que lorsque vous avez fait arrêter le comte Esterhazy." "Il me répondit: "Mes chefs n'ont pas jugé cette arrestation nécessaire et les faits que j'ai racontés ne justifiaient pas cette arrestation." Je crois que les juges ont jugé comme ils le devaient et suivant leur conscience devant une instruction incomplète; devant les preuves données, ils n'ont pu qu'acquiescer le comte Esterhazy.

Et pour donner une preuve de leur liberté d'esprit, je dois faire connaître ce détail: l'un d'eux a dit ceci, et j'admire son courage: "Je vois que le lieutenant-colonel Piquart est le véritable accusé." Je demande donc qu'il lui soit possible de dire tout ce qu'il croira utile dans sa déposition.

Sur interpellation de la défense, le colonel Piquart déclare que la note publiée par l'*Agence Havas* sur sa comparution devant le conseil d'enquête est à peu près exacte, et qu'elle ne peut émaner que d'un officier.

CONFRONTATIONS

On se rappelle les divergences existant entre les déclarations du colonel Piquart et du commandant Luth. M. Labori tint à élucider la question du timbre de la poste à appliquer sur le "petit bleu". Rien de bien précis ne ressort, comme on va le voir, des explications du commandant Luth.

Cependant, le fait de la proposition étrange du colonel reste acquis.

Le Labori. — Quel intérêt pouvait-il y avoir à mettre sur le "petit bleu" un timbre de la poste?

Le témoin. — Prouver qu'il était arrivé à destination, augmenter son caractère d'authenticité.

D. — Mais, étant donné qu'on attribue à la carte-télégramme la même origine que le bordereau, ce n'est pas chez le destinataire, Esterhazy, qu'on aurait pu la trouver.

R. — Je ne sais pas le parti que le colonel aurait tiré de l'application d'un timbre. Le colonel ne m'a pas d'ailleurs demandé d'apposer un timbre. Il m'a dit: "Il est regrettable qu'on ne puisse pas apposer un timbre."

Le Labori. — La carte-télégramme était en petits morceaux.

Le témoin. — De moins d'un centimètre.

R. — Comment les a-t-on recollés?

R. — Sur des lanières de papier très minces, qui suivaient autant que possible la trace des déchirures.

D. — Alors, le timbre aurait été apposé sur les lanières, en même temps que sur la carte.

R. — En effet.

D. — Quel intérêt pouvait donc avoir le colonel à apposer un timbre?

R. — Je ne conçois pas cet intérêt. Je dis seulement ce qui s'est passé.

D. — Est-ce que le chef d'état-major ne se serait pas fait représenter l'original de la carte?

R. — Nécessairement.

D. — Alors la suppression des déchirures sur les photographies n'avait pas d'importance.

R. — Je n'explique pas le fait. Je le constate. C'est le moment maintenant de se renseigner auprès du lieutenant-colonel Henry sur les visites incorrectes de M. Leblois au colonel Piquart, et surtout sur les communications à lui faites de pièces secrètes. Le lieutenant-colonel Henry est donc rappelé.

Il se présente à la barre toujours malade, paraissant se soutenir avec peine, et tout desuite comme on se rappelle son excellente attitude de la dernière audience, non passé militaire digne de tous les éloges, l'estime qu'on avait pour lui le général de Miribel, il se trouve enveloppé, en quelque sorte, par la sympathie de tous. Les détails, du reste, qu'il va donner s'ajoutent évidemment à la vérité des choses:

Le président. — Quand vous avez vu en octobre M. Leblois et Piquart, avez-vous vu entre leurs mains la carte "Celle canaille de D..."

R. — C'était vers la fin d'octobre, je ne puis préciser la date. Le feu était allumé. Ils avaient devant eux le dossier secret paraphé par moi au crayon bleu et il était sorti de l'enveloppe, où j'avais écrit: "Dossier secret", la pièce: "Celle canaille de D..." ou, plus exactement, "Ce canaille de D..." Je ne me rappelle pas exactement la date. Quelques jours après, le général Gouze me demanda: "Comment ça va, au bureau?" Je répondis: "Cabin ça va. Le lieutenant-colonel Piquart est toujours absorbé par ses recherches sur Esterhazy." Il dit alors:

"Où! où le service en souffre. Puis il y a des communications faites à la presse." Je fis alors cette observation: "Vous feriez peut-être bien

de reprendre le dossier secret, car je l'ai vu sur son bureau en présence d'une tierce personne". Je ne nommai pas M. Leblois. Je crois que le général a repris ce dossier deux ou trois jours après.

Le président. — Le lieutenant-colonel Piquart examinait-il le dossier avec M. Leblois?

R. — Je ne puis le dire. Ces messieurs causaient.

M. Leblois, étant ainsi visé, est mandé à la barre. Son attitude est loin de donner de lui une impression favorable.

LES DEUX COLONELS

Ici, un grave incident.

M. Labori. — Puisqu'il ne s'agissait que d'une pièce, pourquoi le rapport Ravary dit-il: "Le lieutenant-colonel Piquart compulsait le dossier secret avec M. Leblois"?

Le lieutenant-colonel Henry. — Je ne suis pas responsable du rapport Ravary.

Mais c'est n'est qu'un préambule. Les deux colonels se touchent. Ils se mesurent des yeux. C'est le lieutenant-colonel Piquart qui va provoquer:

Le colonel Piquart. — Le colonel Henry prétend avoir vu sortir du dossier la photographie de cette pièce secrète dans laquelle se lisaient ces mots: "Celle canaille de D..." Mais cette photographie était obscure, embrouillée. Pour y distinguer quelques lignes, il fallait se trouver très près d'elle. Comment le colonel l'aurait-il vu? à quelle distance se trouvait-il de moi?

Le colonel Henry. — Je n'ai pas mesuré. En tout cas, moi, je le reconnais bien à dix pas, cette photographie. Les yeux ne sont pas les mêmes.

Le colonel Piquart. — Je vous donne de nouveau le démenti le plus formel.

Le colonel Henry. — Le colonel Piquart en a menti!

Une grande rumeur s'élève:

—C'est un délit! s'écrie la défense.

—C'est un désaccord, répond le président.

Le lieutenant-colonel Piquart, pâle et tremblant s'écrit:

—Voulez-vous savoir la vérité, messieurs les jurés MM. Henry, Luth, Gribelin, ont formulé contre moi des accusations odieuses. Ils avaient été les artisans du premier procès, artisans de bonne foi, du reste. Le colonel Sandherr leur avait laissé le soin de défendre l'œuvre commune, qui était l'honneur du bureau. Ils ne m'ont pas pardonné d'avoir pensé autrement. J'ai cherché, moi, la vérité, au risque de briser ma carrière militaire.

J'ai fait mon devoir d'honnête homme.

Mais le colonel Henry s'anime et, faisant un pas vers le colonel Piquart, ses yeux dans ses yeux, il déclare:

—Le colonel Sandherr ne nous a pas donné de telles instructions. Chacun a fait son devoir de soldat, consciencieusement, comme par le passé.

Je recevais les pièces rapportées. Eh bien, je déclare que j'en ai jamais vu le "petit bleu" et j'étais le seul à recevoir les papiers de cette sorte.

C'est là une indication plus grave qu'elle ne paraît l'être au premier abord, car elle semble impliquer que le colonel Piquart aurait pu glisser le fameux "petit bleu", pièce hostile à Esterhazy, dans le dossier destiné à le perdre.

Le général Gouze va encore renchérir sur l'accusation du colonel Henry:

Le général Gouze. — Je n'ai qu'à confirmer cette déclaration. Je n'ai jamais été à la tête d'une machination. Chacun a travaillé avec conscience pour son compte. Le colonel Sandherr était dans la plénitude de ses facultés quand il a quitté le service, et moi, j'ai monté ce que je ne voulais pas autre chose que de le suivre en autorisant les investigations au sujet du "petit bleu". Je voulais la lumière la plus complète. La pièce a été découverte en mai, d'après M. Piquart, et il ne l'a montrée qu'en septembre. Comment cela se fait-il? J'étais son chef!

À partir de ce moment, l'auditoire paraît bien prendre parti contre le colonel Piquart. Les deux dénégations du colonel Henry et du général Gouze lui paraissent évidemment excessivement graves. En vain, le colonel Piquart essaie-t-il de ramener à lui quelques sympathies en parlant de nouveau de sa mission de Toulon.

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)
Sinistres payés depuis son établissement 202,000,000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100,000,000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesos y pulmonar,
ARTROSIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Depositos en todas las farmacias y droguerías

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferrería

Almidon MACK
de doble Fuerza
Marca de Fábrica
Con esta nueva preparación se blanquea con sorprendente rapidez, obteniendo un lustre y textura extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, U. S. A.
Únicos Depositos para el Río de la Plata: STAUDY y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario—Alicante—Ginebra—Manchester—Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESSENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TENU PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 148, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

GENO	POCENA	GENO	POCENA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30 \$ 3.20	Baño sulfureo, con ropa.	\$ 0.60 \$ 6.00
" " sin ropa.	" 0.24 " 2.60	" " sin ropa.	" 0.30 " 3.50
" de almidon, con ropa.	" 0.40 " 4.20	" de ducha escocesa, con	" 0.40 " 3.60
" " sin ropa.	" 0.35 " 3.50	" " " " " "	" 0.30 " 3.00
" de alrecho, con ropa.	" 0.10 " 1.20	" " " " " "	" 0.40 " 3.60
" " sin ropa.	" 0.05 " 0.60	" de ducha fría y lluvia,	" 0.30 " 3.00
" alcañino, con ropa.	" 0.40 " 4.20	" " " " " "	" 0.30 " 3.00
" " sin ropa.	" 0.35 " 3.50	" " " " " "	" 0.24 " 2.60

Revue du "Courrier Franco-Orientale"
(300)
Du 22 Mars 1898

MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté
IV.—La Police de l'avenir
CHAPITRE V
LES ASSASSINS ANARCHISTES

Comme je l'ai dit, j'ai quitté Marseille pendant le mois de février, et après avoir passé dans moi chez ma grand-mère, dans un petit patelin des Hautes-Alpes, je suis arrivé à Paris, le 20 avril. J'ai trouvé de l'ouvrage presque de suite dans mon métier de cordonnier, mais à partir du 21 septembre, jour auquel j'ai quitté mon patron, ne voulant pas subir les ca-

prices et les excentricités d'un tel oiseau, la société actuelle m'a obligé de vivre dans la misère.
J'ai encore trouvé quelques paires de savates à faire, ce qui m'a permis de vivre à peine, en attendant. Mais, depuis quelques jours, n'ayant plus rien à faire, plus lesous, je suis menacé d'être l'un de ceux qui par mon propre.
Tu comprendras, après ça, combien ma situation est critique. Donc, je me trouve réduit à mourir de faim ou à me suicider.
Eh bien, non! Je ne choisirai ni l'un ni l'autre le premier, parce que les vivres ne manquent pas puisque les magasins regorgent de marchandises; et le second, je refuse de me suicider pour éviter la honte d'être un lâche et un inconscient. Je laisse aux autres, qui sont dans mon cas, de se détruire paisiblement et bêtement. En effet, on ne saurait être plus idiot et plus "pocheté", de se tuer plutôt que de s'en prendre à ceux qui en sont la cause. Haignon-les, mais ne les arrêtez pas!
Quant à moi, qui suis depuis l'âge de seize ans, anarchiste, ou plutôt qui ai, depuis cet âge, compris les bienfaits de l'anarchie, le moment a sonné pour moi de montrer qu'un révo-

GRAN FABRICA Á VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET
Atelier de réparation en horlogerie, bijouterie et petite mécanique
Règlage et observation de chronomètres de marine à l'heure astronomique
MÉDAILLE D'OR PARIS 1867 Diplôme d'honneur la plus haute récompense ZÜRICH 1883
PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION
TRAVAUX GARANTIS
204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Río de la Plata y el Pacífico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
O'RELLANA
Capitan: J. RICHARDS
Saldrá el 25 de Marzo de 1898
Para Río Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisbon, Cornuá, (La Pallice La Rochelle) y Liverpool.
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Riveden, Carril, Gijón, Cornuá, Santander, Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan mélica y mocama; están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS Y C. LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214
BUENOS AIRES Reconquista 323
Río Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes en 4^e imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.
Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.
MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1^{er} avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).
BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription à forfait: **40 piastres** or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, **50 piastres** or, en volumes reliés.
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** en six volumes au prix à forfait de _____ que je m'engage à payer à raison de **8 piastres** par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir **franco** par séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés—au fur et à mesure de l'apparition.
(Rayer les mots d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible) _____
Adresse _____
A _____ le _____ SIGNATURE _____

En Casa de todos los Perfumistas y Peluqueros de Francia y del Estranjero
LA VELOUTINE
Gelivo de giro especial
PREPARADO AL RESUMITO
Por CH. FAY, PERFUMISTA
PARIS — 9, rue de la Paix, 9 — PARIS

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO: POR NO TENER COBRADORES
Una botella de 200 litros sin casco \$ 21.00 sea el litro ó kilo \$ 0.12
Media " 100 " " " 12.50 " " " 0.12 5 ml
Cuarta " 25 " " " 3.12 " " " 0.13
Diminutas " 15 " " " 2.50 " " " 0.14
Vinagre de vino. " " " " 0.30 " " " 0.30
Grapa. " " " " 0.09 " " " 0.09
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los cascos se pagarán \$ 2.00 por botella; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola;
\$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo
POR ORDENES: GRANJA GIOT, NÚM. 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y Bodega.
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se reserva hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un caso, en una sola ca, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acotadas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbicida, Cicatrizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Orelas, de la Nariz, de la Laringe, de las Vías urinarias, Ginecología, Ulcera, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
DEPOSITO: PARIS, 17, Place Caillot. — Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Rey.

FERNET-BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1874, Viena 1884, Filadelfia 1876, Sydney 1881, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1881, Turin 1881, Amberes 1881, y muchas otras reconocidas.
ÚLTIMAS RECOMENDACIONES OBTENIDAS:
Exposiciones de Barcelona 1888 y París 1889, Medalla de oro á la Exposición Italo-Americana Génova 1892, Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
MÁXIMAS HONORIFICENCIAS
Únicos concesionarios para la América del Sur desde 1875.
CARLOS F. HOFER Y C. GÉNOVA
El FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal nervioso, mal del hígado, spleen, mal del mar, el licor vermifugo, anti-cólico, anti-febril, según queda comprobado por cantidad de certificados médicos.—No se deje el público engañar por las muchas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empiezan á presentarse, y pida legítimo.
Fernet - Branca
Únicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C. — Montevideo
Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerden las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.— **ADVERTENCIAS 84.**

posible, et l'envie du sort meilleur des autres qui était en son âme lui faisait prendre la vie en dégoût.
C'est l'histoire de tous ces jeunes anarchistes fanatiques, comme Emile Henry, par exemple, qui, ayant une ambition très haute sans avoir le courage qu'il faut pour conquérir la place qu'on veut avoir dans l'existence, trouvaient plus simple de se hypnotiser dans des déclamations et de se suicider dans une violence!
L'anarchie, au fond, à de très rares exceptions près, est l'opinion que préfèrent les paresseux, ceux qui s'imaginent que le bonheur est un droit, et qu'il ne faut point se donner de mal pour le conquérir.
Vous ne verrez jamais un nombre des anarchistes fanatiques et égarés, les robustes qui entrent dans la vie avec des destins aussi longues que celles des anarchistes, peut-être, mais aussi avec des poings vaillants qui leur permettent de se faire une place dans la mêlée sociale.
Parmi les anarchistes, s'il se trouve parfois des combattants, comme Ravachol; et sont alors des hommes d'une catégorie toute différente, des cambrioleurs, des voleurs, des bandits de profession, qui sont tout heureux de retrouver dans l'anarchie une sorte de réhabilitation politique, eux qui étaient jusqu'alors honnis de tous les partis, chassés par tous comme des parias.
Les écrivains du commencement de ce siècle ont parlé du mal des âmes. Masset, dans sa *Confession* et dans *Rolla* nous a montré toute une génération n'ayant plus d'idéal et plus de croyance. Le mal s'est étendu. Les générations qui ont suivi n'ont pas même su garder la religion de la patrie, qui dans le passé, avait suffi à faire grandes Athènes et Rome.
La même tourmente qui avait emporté la morale des religions a emporté la morale des philosophes. L'homme est resté avec ses appétits, et bien vite il s'est imaginé qu'il n'avait point à lutter pour les satisfaire, et que c'était son droit de prendre ce qu'il voulait.
Il m'a semblé, bien que ce ne soit pas mon métier de faire de la philosophie sociale, que ce naufrage successif de tout idéal était l'explication la plus simple de l'anarchie de ceux qu'on a appelés les intellectuels.
(A suivre)...